

FOLLES PENSÉES

nouvelles



M.-J. JACQUENS

M.-J. JACQUENS

Folles pensées

Nouvelles

© M.-J. JACQUENS, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5895-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À celles et ceux qui se reconnaîtront.

« ...la caractéristique majeure du polyptyque est sa structure multiple, sa nature d'organisation complexe capable de réunir en un ensemble harmonieux un nombre variable de panneaux, selon un programme iconographique et décoratif soumis à la hiérarchie des sujets et donc, nous le verrons, à l'intention du commanditaire. »

Retables - l'âge gothique et la Renaissance - Introduction, page 16.
Éditions Citadelles et Mazenot , 2001.

DÉVORATION

1^o avril. Ce matin j'ai acheté un grand cahier bleu à spirales pour y déposer mes remarques et projets de lecture. J'ai tant de carnets à droite à gauche que je m'y perds. Je vais essayer de tenir le journal de mes lectures. En ce jour de printemps je reviens de la librairie de la rue des Ecoles, près de mon bureau, dont j'apprécie l'accueil. J'y ai acheté deux ou trois cadeaux pour la soirée de demain : la trilogie d'Agota Kristof, *Le grand Cahier* et celle d'Ernesto Sabato, *Le Tunnel, Héros et tombes*, suivis de *L'ange des Ténèbres*. Je n'ai pas résisté à prendre pour moi, car je ne m'oublie jamais ces jours de dépenses, le dernier Pascal Quignard, *La barque silencieuse* et un énième livre sur Spinoza de Ferdinand Alquie.

Jeudi 5 avril. Retour à la librairie pour la présentation par ** de son dernier opus. J'ai eu le temps de le lire. J'arrive avec mon exemplaire pour qu'il me le dédicace. J'y ai renoncé en fait.

Le spectacle est toujours dans le public, d'abord des vieilles dames en majorité qui se pressent aux premiers rangs, parlent haut et fort, sûrement en raison de leur surdité, quelques rares messieurs chenus au milieu d'elles. Au fond les jeunes, comme moi, la quarantaine environ, avec un cartable ou un sac de livres. L'auteur arrive, on sent un frémissement, le silence se fait. Il parle doucement d'une voix pointue, presque féminine. Le dialogue avec le libraire est excellent. Je songe à X, mon ami, du même âge que l'auteur – ils se sont fréquentés un temps – je les compare mentalement, eux, leurs ouvrages, leur carrière. À ce dernier la reconnaissance de ses pairs et même au-delà, à mon ami un succès d'estime comme on dit. Mais tous ces vieillards me font fuir. Je repars sans l'autographe...

Lundi. J'ai cherché vainement hier soir *Trois maîtres : Dostoïevski, Balzac, Dickens* de Stephan Zweig. J'ai une vieille traduction de 1949, je ne sais pas où je l'ai rangée ! J'ai cherché partout dans chaque bibliothèque, celles du salon, du bureau, du couloir : rien ! Je m'énerve après moi-même, après mon désordre, ma négligence. Je ne range pas assez, je range mal. Je ne retrouve pas certains livres et je ne sais plus si je possède un titre ou si je l'ai égaré, prêté, oublié !... Bien sûr j'ai adopté un classement, arbitraire comme tous les classements : littérature française, littérature étrangère, histoire, beaux arts, cinéma, photographie, tourisme mais il y a tous les livres de poche que j'ai voulu regrouper mais à quoi bon créer un sous classement ? En définitive je ne retrouve souvent pas un livre

là où précisément il devrait être rangé ! Seules les Pléiades sont bien ordonnées dans leur belle bibliothèque en acajou ... Je ne suis pas collectionneur dans l'âme, non, simple lecteur, souvent affamé et pressé de retrouver le texte, la phrase qu'il a aimés.

Je voudrais trouver le temps de relire des livres que j'ai lus par le passé, dont je ne me souviens plus et que néanmoins j'avais passionnément aimé lire : l'autobiographie de Canetti, les trois tomes, de 1905 à 1937, *La langue sauvée*, *Le Flambeau dans l'oreille*, *Jeux de regards*. Mais aussi le quatuor d'Alexandrie de Lawrence Durrell et aussi *La Nouvelle Héloïse*, *les Misérables*, *Les Illusions perdues*, *Splendeurs et Misères des courtisanes* et *Les Frères Karamazov* ...

Mercredi. Je ne sais plus où ranger mes livres. Ils envahissent l'espace. Je vais devoir ranger ceux qui traînent, les nouvelles acquisitions. Mais comment ? Il n'y a plus de place sur les rayons. La semaine prochaine je vais programmer un rangement et un tri : à garder/à jeter/à donner/à vendre. Certains sont en trois exemplaires, si ce n'est plus : Montaigne, Pascal et Proust ! À l'idée de rangement je me sens très énervé. Ce sera long et pénible. Le pire c'est la tentative de vente chez Gibert, rue de l'école de médecine. On arrive avec son sac à roulettes, on fait la queue, on s'entend dire « Non Monsieur, nous ne les prenons pas... sauf ces deux-là. - Mais enfin pourquoi ? - Trop vieux, déjà en poche, pas demandé ! » Alors je rentre et prépare un carton pour les enfants d'Afrique subsaharienne qui, eux, sont bons à lire tout et n'importe quoi... ou peut-être rien... de tout ce que je leur envoie.

Jeudi. Suis passé ce matin à *L'arbre à Lettres*. Cela faisait des années que je n'y étais pas entré depuis mon changement de quartier. Ils m'ont reconnu, ils m'ont serré la main. Quel bel endroit ! avec toutes ces pièces qui se succèdent jusqu'à la dernière, une verrière qui donne sur une cour arborée, fleurie. J'adore ce silence, ces chuchotements, ce bruissement de papiers. Une vieille lectrice, très chic a brusquement parlé très fort pour regretter de ne pas trouver toute une série de romans d'un auteur japonais qui s'est inspiré de la catastrophe d'Hiroshima, je ne sais plus qui, je n'ai pas noté. J'étais proche d'elle, à feuilleter le dernier Chessex : *Le dernier crâne de M. de Sade*. Je l'ai remerciée de sa chaleur et de son enthousiasme. Je n'ai pas voulu être en reste et je lui ai fortement recommandé *L'invention de Morel* de Bioy Casares, avec l'approbation du libraire. Un grand texte sur l'impossibilité de l'amour. Je suis reparti avec mon lot de Pléiades : c'était la promotion de printemps avec le nouvel album à la clé, Claudel cette année, pour l'achat de trois volumes. Kundera sans fioriture ni annotation, la réédition du théâtre de Molière sous la

direction de Forestier, édition dont l'originalité consiste à suivre l'ordre de publication des pièces et non de représentation.

Samedi. Suis retourné rue des Ecoles. La pléthore des derniers livres parus a provoqué en moi un écœurement profond. Puis une angoisse : je n'arriverai pas à lire tout ça ! Et d'ailleurs comment m'y retrouver dans cette jungle de nouveaux livres ? Je ne vais jamais y arriver !... Arriver à lire tout ce que j'ai déjà et que j'avais envie de lire avant de mourir ! Echec programmé ! Je suis allé prendre un petit café place de la Sorbonne. Le garçon habituel est venu prendre ma commande : on a bavardé longuement sous l'œil du patron, mais j'étais, par chance, le seul client... J'adore ce type : c'est un Argentin qui vit en France depuis dix ans. Il a fait des études de médecine et de psychanalyse dans son pays. Il n'a pas trouvé d'autre boulot ici ! On parle de l'Argentine, des écrivains argentins, ibériques, de sa passion pour la lecture. Il va chez Gibert Joseph ! Il se refuse à acheter des livres d'occasion : il les veut neufs pour les annoter, il a toujours sur lui un petit dictionnaire de français pour se faciliter la lecture, améliorer sa connaissance du français... il a toujours deux ou trois livres en cours dont il me parle. Il se passionne pour l'art et la psychanalyse. Il m'a demandé ce que je pensais des livres de Michel Onfray, de la polémique autour de Freud. On a fini par échanger nos adresses internet. Quelque part il force mon admiration.

Mardi. Ai dû aller chercher en bibliothèque un ouvrage épuisé : Les mémoires d'Ambroise Vollard, *Souvenirs d'un marchand de tableaux*. Cela faisait des années que je n'étais pas allé errer dans les allées de la B.P.I. de Beaubourg. Je n'aime plus du tout ces lieux qui ressemblent à des halls de gare où la jeunesse vient se perdre et se retrouver sous prétexte d'étudier. On y attend en vain, on y cherche en vain un volume qui a disparu : déjà retiré, demandé, en lecture, égaré ! Ce fut le cas : le livre n'était plus sur l'étagère. Je me suis souvenu qu'il devait être dans la maison de campagne de mes parents. En repartant, dans une allée écartée j'ai cru voir un homme assis par terre, affalé à première vue, qui se masturbait frénétiquement en regardant des revues reliées, classées par années : *Les cahiers du cinéma*. J'ai hâté le pas, puis me suis retourné : il ne me voyait pas, il ne voyait rien, il avait les yeux mi clos, très concentré sur sa main assurément ! Les pages de Sartre sur la bibliothèque de Bouville, sur l'autodidacte, dans *La nausée*, sont revenues à ma mémoire.

Jeudi. Suis allé dîner chez les **. Ai offert à la maîtresse de maison des poèmes d'Emilie Dickinson, *Car l'adieu c'est la nuit*, et à son époux les nouvelles de Raymond Carver aux éditions de L'Olivier. Le grand écart, un peu

comme leur couple. J'aime la littérature féminine depuis toujours : Madame de Lafayette, Madame de Sévigné, Madame de Staël, Sand, Colette, Catherine Pozzi, Marguerite Yourcenar et aussi Virginia Woolf, Carson Mac Cullers, Edith Wharton, Katherine Mansfield, Doris Lessing... Pas toutes cependant, je n'aime pas Duras, Jelineck, Pancoll, Nothomb... pas pour les mêmes raisons bien sûr. Au cours du repas la conversation a porté sur la littérature féminine et certains convives se sont retrouvés pour s'extasier sur la dernière citée, Amélie Nothomb. Je les ai laissé parler un bon moment puis j'ai fait tomber d'une voix grave : « C'est sûr, c'est plus facile à lire que *la Recherche du temps perdu*. » Un pavé dans leur mare. Après un long silence, ils ont bien essayé de roucouler de nouveau. Le cœur n'y était plus !... Tant mieux !

Jeudi. Reviens du boulevard Raspail, suis allé à la présentation du dernier roman de Madame **. Je pensais y revoir un vieil ami qui lui fait la cour depuis longtemps. Il n'est pas venu. Mais l'auteure était bien là, debout, virevoltant de gauche et de droite, avec ses grands yeux exorbités : une tête de mérrou, avec des boucles d'or autour, une méduse en quelque sorte... pour moi. Elle a remercié tous les amis fidèles, présenté son roman, en lisant de longs passages avec un peu d'emphase produite par la timidité. Puis il y a eu le passage obligé des signatures. Il y avait là, Lesbos oblige, une troupe de jeunes filles-femmes en fleurs qui bavardaient par grappes. Puritanisme de ma part, gêne assurément : je suis parti encore une fois sans donner mon exemplaire à faire signer. Décidément ces moeurs m'ennuient. J'avais envie de livres de cuisine, de livres d'art comme pour me laver de ces romans modernes autofictionnels, à clé de verre. J'irai demain acheter le livre d'Alexandre Dumas, *Petit dictionnaire de cuisine* et la monographie de Daniel Arasse sur Léonard de Vinci... et un nouveau livre, le énième sur le jardin de Giverny, le vrai et celui représenté tant de fois par Monet. J'ai relu hier le court ouvrage du Tigre, de Clémenceau sur son ami Monet. Histoire d'amitié, de fidélité : exemplaire. J'ai lu ces pages d'une traite, ce n'est pas comme Montaigne que j'ai dû essayer de lire dix fois en prenant un tome puis l'autre, une édition puis une autre sans réellement avancer dans le texte ! Je trouvais sa phrase et son propos bien ennuyeux pour rester poli, une série de lieux communs... D'un homme qui n'avait su rien inventer. C'est mon ami Frédéric qui m'a fait entrer dans le labyrinthe de ce fidèle ami de La Boétie, ce génial lecteur de la littérature latine. Depuis je l'ai lu et relu en Pléiade.

Lundi. Je fais la liste de tous les livres que je veux acheter cette semaine. La biographie de Condorcet par les Badinter, celle de Beaumarchais en trois tomes par Maurice Lever, le *Dit du Gengi* de Murasaki Shikibu, traduit par René

Sieffert, les pamphlets de Chesterton, le dernier livre traduit de Daniel Mendelsohn, *Si beau, si fragile*, un recueil d'articles, le dernier roman d'espionnage de John Le Carré, les écrits sur l'art de Goethe, *Zibaldone* de Léopardi, traduit par Bertrand Schefer aux éditions Allia, *Le voyage dans la basse et haute Egypte* de Dominique Vivant Denon, la biographie de Fellini par Tullio Kezich, les conversations avec Billy Wilder publiées par Actes Sud et l'Institut Lumière et aussi le premier livre traduit du jeune chef de cuisine londonien Jamie Olliver ! Et je ne sais pas si je résisterai à l'envie de lire le dernier Jonathan Coe et le dernier Ian Mac Ewan...

Et je pense que je devrais aussi relire : Conrad, Melville, Gombrowicz, Cortazar, Gogol, Boulgakov... ou plutôt les lire car, par moments, je me demande si je ne me suis pas contenté de désirer et d'acheter des livres que je ne lis pas ! Je me souviens avoir couru tout le quartier latin pour acheter un livre qui allait être interdit à la vente et qui le fut effectivement, l'avoir trouvé et être rentré à la maison tout heureux, l'avoir posé sur l'étagère la plus proche de ma table de travail. Il y est encore. Je ne l'ai pas ouvert, je ne l'ai pas lu. Il y en a beaucoup d'autres : ceux qu'on m'a donnés, offerts, prêtés et ceux que j'ai abandonnés, oubliés sur un rayon, sur une pile, dans un coin... Ai-je vraiment lu tous les livres de ma bibliothèque ? Non !... Certains je ne les ai même pas ouverts, d'autres à peine effleurés, feuilletés, certains au mieux en partie parcourus. Mais il y a tous les autres ou, pour être exact, les quelques uns que j'aime et que je prends, reprends, lis, relis, rachète, offre : mes proches, mes amis, mes meilleurs amis ceux qui m'ont sauvé de l'ennui, du désespoir, de la solitude. Ceux que je connais par cœur. Théâtre et poésie. Ils sont beaucoup moins nombreux que ceux que j'ai envie de lire, dont je caresse l'idée de les lire depuis des années sans passer à l'acte, faute de temps, par velléités, faiblesses, comme on désire une femme que l'on contemple de loin, pendant longtemps, des jours, des mois, des années, mais l'on sait qu'on ne la touchera jamais. On préfère caresser l'idée qu'on pourrait l'effleurer, la prendre dans ses bras, la faire jouir. Cette idée est en soi une jouissance assurée. Une sorte d'absolu. Alors à quoi bon l'approcher, la prendre même du bout des doigts. On s'évite la déception, le temps perdu. On a deviné, imaginé... on croit avoir deviné, imaginé le plaisir qu'elle donnerait... et... aussi celui qu'on lui procurerait... Paresse et/ou préférence pour la rêverie du désir. Parfois même je me dis qu'il faudrait que je me décide à écrire le livre, le récit que j'ai envie de lire et ce parce qu'aucun livre publié ne me satisfait. Mais comme je ne lis pas, ne lirai pas tous ces livres qui dorment dans ma bibliothèque, je n'écirai jamais ces

livres, ces histoires qui sommeillent en moi, le paresseux, le velléitaire, l'aquaboniste ! C'est une musique intérieure et secrète qui fait partie de ma vie, de mes possibles vies...

Mercredi. Je viens d'écouter à la radio une cinéaste : elle présentait, décrivait sa bibliothèque : très vite après avoir souligné son éclectisme, elle a dit son enthousiasme pour un auteur, Murakami, un livre, *Kafka sur le rivage*. J'avais envie de courir en librairie l'acheter tant elle savait transmettre son admiration pour l'originalité, la virtuosité narrative de ce romancier japonais. Cela m'a rappelé certaines émissions de France Culture, comme celle de Finkielkraut, *Répliques*, où le philosophe, passeur d'idées, invite un ou deux auteurs, un acteur pour débattre d'un écrivain. Fabrice Luchini parlant de Philippe Muray alors même qu'il en faisait la lecture publique... j'ai acheté Muray et je l'ai lu mais j'ai trouvé sa prose beaucoup moins bien que celle qui sortait de la bouche du comédien. Et puis Muray, comme tous les polémistes, à haute dose, il lasse : je n'ai fini aucun de ses ouvrages...

Samedi. Ai déjeuné avec mon vieil ami **. Comme d'habitude il m'a convié aux soirées organisées par sa femme, soirées de lecture où l'on se retrouve à discuter d'un livre qu'une dizaine de personnes s'est engagé à lire. J'y suis allé une fois, il y a des années : je n'y remettrai plus les pieds. D'abord sa femme m'exaspère, elle se prend pour Julie de Lespinasse ou plutôt Madame du Deffand. Elle n'est pas naturelle, elle pérore ou lit à haute voix de fausset des extraits qu'elle déclare : « magnifiques, absolument magnifiques », sans éprouver le besoin de se justifier et elle attend de ses invités qu'ils roucoulent après elle. Je veux bien échanger avec des amis une référence, caractériser un livre d'une formule précise et incitative mais prétendre analyser dans un salon les subtilités d'un texte avec des lecteurs souvent en manque de justesse, non ! J'ai, après ce déjeuner, été acheter des livres à la grande librairie du Louvre : *Théorie du nuage* d'Hubert Damisch, *Métaphysique des ruines* de Michel Onfray, *Ce que l'image nous dit* d'Ernst Gombrich et Didier Eribon, *Créer, introduction à l'esthétique* de Paul Rudi, *L'art ou la vie ! le cas Rembrandt* de Tzvetan Todorov, *Les enchantresses* de Jean Starobinski, *La perspective comme forme symbolique* de Panofsky... Et la réédition des *dialogues Hitchcock/Truffaut* ainsi que le très bel ouvrage d'Henri Alekan, *Des lumières et des ombres* que je veux offrir à mon gendre pour son anniversaire.

Mon gendre qui s'est acheté « une liseuse » le mois dernier...il me l'a montrée, démontrée plutôt... va-t-il apprécier mon cadeau ?.... moi, je ne sais si j'ai très envie de lire sur un écran Corneille ou Claudel, encore moins